

un morceau à re-
garder en classe

DOSSIER:

Artistes et société
(semaine 4)

Petite histoire des grands projets

De l'Opéra de Paris au Grand Louvre, en passant par la Maison de la Radio et le Centre Beaubourg, la passion du « monumental » est une tradition bien française et républicaine. François Mitterrand, dans le genre grandiose, fait figure de recordman !

■ Le monumental à la mode de chez nous ne peut être que républicain et culturel. C'est une vieille habitude indigène depuis que le monumentalisme du XIX^e siècle a multiplié les hommages aux grands hommes et les palais de justice néoclassiques. Impossible d'oublier le chef-d'œuvre du genre, l'Opéra de Paris, pièce maîtresse du recentrage haussmannien de la capitale autour de laquelle on fabriqua du même coup un formidable quartier des affaires à grands coups de démolitions, de percements d'avenues et de boulevards. L'Opéra, gentil gâteau néo-barroque propre à donner lieu à toutes les féeries, morceau de bravoure d'un architecte de trente ans, jusque-là inconnu, servit de pivot prestigieux au grand manège des affaires déployé alentour. Le palais Garnier devint le cœur palpitant de cette autre féerie : la circulation des marchandises et des gros sous.

Le réveil du monumental auquel nous assistons aujourd'hui relève d'un goût proprement souverain qu'exerce avec un plaisir tout particulier le premier président socialiste de la République. Nous n'avons rien vu de comparable sous de Gaulle, qui ne laissa guère qu'une Maison de la Radio ronde comme un fromage et, porte d'Orléans, un ex-voto super-toc à la gloire du général Leclerc. Plus sérieuse fut l'entreprise de Pompidou dont Beaubourg reste le monument exemplaire de l'après-guerre, tant par sa forme et sa fonction que par son implantation à rebrousse-poil du vieux quartier qui le cerne.

Enfin Giscard d'Estaing avec le musée d'Orsay, la Tête Défense, le musée des Sciences et son « parc à la française » de La Villette, tenta un ambitieux triplé de projets que son successeur, non sans métamorphoses, s'efforça de mener à bien.

Du Paris haussmannien au Paris mitterrandiste...

Mitterrand offrait ainsi une leçon de respect en matière d'héritage. Il peut espérer, à juste titre, en être à son tour bénéficiaire. Mitterrand fait figure, et de loin, de recordman du grandiose. Jamais le droit régalié à l'édification monumentale ne fut exercé avec tant de superbe ampleur que par ce président-monarque passionné d'histoire et de littérature, attaché aux symboles grandioses, soucieux de sa postérité, désireux de laisser l'image cyclopéenne d'un constructeur.

Maître du monumentalisme d'Etat, le Président n'a guère de rival dans le monde. Ce serait, certes, lui faire injure que de comparer son projet à la folie des grandeurs de Ceaucescu ou de tel ou tel tyran africain ou émir arabe dont les rêves de nouveau riche ne peuvent être que l'écume de l'Histoire. Il a une autre gueule, une autre envergure, le grand projet le plus cher au cœur du Président : le Grand Louvre veut couronner l'entreprise monumentale la plus profondément ancrée dans l'histoire des précédents souverains français, il chasse les ronds-de-cuir comme les plus prestigieux serviteurs de l'Etat pour donner forme, fastueusement, au plus grand musée du monde. Le signe de cet achèvement, confié à l'un des plus célèbres architectes de notre temps, Pei, est la pyramide de verre de forme élémentaire, brillant au cœur de l'édifice tel un gigantesque diamant.

Ce « monumental à la française » n'a d'équivalent ni en Allemagne, ni en Espagne, ni en Italie, car ces pays qui ont payé un trop lourd tribut dans un passé récent : l'architecture colossale y est à tout jamais entachée du péché du fascisme.

Trop de stades, de gares, de bureaux de poste et autres édifices publics impérieux témoignent aujourd'hui encore avec ostentation d'un passé pesant comme du béton

néoclassique, prétentieux jusqu'à l'outrance. Les seuls monuments que s'octroie aujourd'hui l'Allemagne avec prodigalité sont justement des musées sans passé, ouverts avec magnificence à l'art contemporain.

D'autres nations, pour des motifs divers, sont également allergiques au monumentalisme centralisé style Ramsès II. L'idée même d'un grand projet qui ne serait pas une crèche, des logements sociaux ou un hôpital n'effleure même pas la conscience d'une démocratie aussi chatouilleuse et pragmatique que le royaume des Pays-Bas où, comme en Belgique, la seule évocation du « fait du Prince » paraît complètement farfelue.

Libéralisme oblige, surtout quand il est brandi comme un étendard. Pas question que la Grande-Bretagne ou les Etats-Unis sacrifient au monumentalisme d'Etat. Que Thatcher se lance dans la guerre des Malouines, que Reagan bombarde la Libye, très bien, mais qu'ils prétendent immortaliser dans la pierre leur passage au pouvoir et c'en est fait de leur image de marque. Ils passeraient aussitôt pour de vulgaires potentats de républiques bananières. Dame de fer, mais pas de béton.

Ainsi, ce sont les entreprises privées qui, à Londres comme à New York, Chicago, Houston ou Los Angeles, érigent, pour leurs sièges sociaux, des monuments hors du commun. Sans regarder à la dépense,